

Hommage à Jacques Nimier

Le toucher, Jacques Nimier

En manière d'hommage, je reprendrai donc le titre de l'ouvrage de Jacques Derrida à son ami : « Le toucher, Jean-Luc Nancy », car c'est bien d'un témoignage d'amitié intellectuelle dont-il s'agit ici.

Pourquoi le toucher ? Tous ceux qui ont le souvenir du parcours des stages de formation psychologique des enseignants que Jacques a créés dans les années 1980 se rappelleront le premier de la longue série d'exercices qui se déroulaient sur cinq étapes de trois jours car il avait valeur d'initiation aux processus de groupe et de formation. Les stagiaires, debout en silence, les yeux bandés, étaient invités par la parole de Jacques, à mettre les mains en avant et à ressentir, expérimenter, puis dans un second temps après avoir recouvré la vue, à analyser en groupe leurs représentations de ce qui s'était vécu en eux dans cette communication avec l'autre inconnu par le toucher, aussi inhabituelle que déstabilisante.

Puis les mêmes stagiaires, en chaussettes et assis sur des matelas disposés en carré étaient d'emblée proches les uns des autres et des deux animateurs, en chaussettes également. Mais cet exercice créait une autre forme de communication asymétrique, l'animateur demeurait voyant pour maintenir la sécurité, il était celui qu'on ne touchait pas car il évitait les contacts par pudeur puisqu'il gardait la vue, et il était le seul qui parlait en énonçant ou rappelant les consignes de l'exercice. Cette situation qui pouvait provoquer un retentissement fantasmatique important chez les personnes en ce qu'elle réveillait comme interdit, comme inhibition, comme curiosité, comme désir, provoquait d'emblée une situation fortement transférentielle vis-à-vis de l'animateur, en particulier lorsque c'était Jacques lui-même, sa voix, son assurance, son écoute, qui touchait avec infiniment de tact à l'intouchable de la psyché en co-animant l'échange qui faisait suite.

Le désir de toucher l'animateur se heurtait à sa réserve, au « noli me tangere » (« ne me touche pas ») de l'asymétrie du dispositif de formation. La proximité des corps assis sur les matelas, le mode d'intimité « en chaussettes » ne pouvait certes que renforcer ce désir de toucher l'animateur alors même que ce dernier n'avait qu'une seule pensée obsédante : faire toucher du doigt le transfert lui-même comme levier pour l'enseignant : « le savoir c'est ce qui se transfère sur l'autre » dit en effet un troisième Jacques, dénommé Lacan.

Pour autant, la théorisation était aussi discrète que possible et surtout plurielle : les livres exposés sur une table invitaient à croiser les approches de Carl Rogers à Serge Ginger, de Didier Anzieu à Jacques Salomé, de Paul Watzlawick à René Kaes, d'Edward T. Hall à Serge Leclaire... Les voies de formation suivies par les animateurs étaient aussi sans exclusives : Gestalt, Psychanalyse, Psychodrame analytique ou autre, mais quoiqu'il en soit, un travail de groupe était requis par Jacques. Cette ouverture, loin de disperser nos forces d'écoute, les renforçait, les dynamisait, les enrichissait.

Jacques Nimier nous a surtout formés en coanimant avec lui ces groupes de formation. C'était une telle jubilation de débriefer après chaque demi journée en partageant les repas tout en analysant la progression du groupe, les résistances, les attaques du cadre, mais surtout l'imaginaire du groupe tel qu'il se manifestait à bas bruit à travers les éléments verbaux ou non verbaux (graphiques par exemple ou corporels). L'écoute du non manifeste, du

fantasmatique et de l'inconscient qui se disait dans l'imaginaire du groupe, nous l'avons appris avant tout avec Jacques Nimier et mieux que nulle part ailleurs.

Jacques nous a formés dans la relation et par la relation : par la théorisation vivante en co-animation de groupe.

A force d'écouter, tantôt *ses élèves* et l'imaginaire en jeu dans leurs représentations des mathématiques, tantôt *des professeurs* et l'imaginaire en jeu dans leur mode de relation aux mêmes mathématiques ou à d'autres champs de savoir, tantôt *des chercheurs en mathématiques* et la manière dont leur créativité était nourrie par l'imaginaire, Jacques Nimier avait acquis une forme de sixième sens pour percevoir l'imaginaire en jeu et surtout là où on ne le soupçonne pas. Mais l'imaginaire, qu'est-ce à dire? Non pas des nébulosités irrationnelles, des objets de rêveries... Mais des images, des représentations qui font images sans même que l'on s'en aperçoive, des images qui se reflètent en écho au plus profond de notre impensé, des représentations qui font chaîne avec d'autres dans notre inconscient, bref des signifiants qui se jouent de notre discours alors même que nous pensons le maîtriser.

L'imaginaire qui constitue ce réseau d'images, de représentations a une force psychique qui nous déborde, même quand nous parlons de nos représentations des mathématiques ou d'autre chose qui nous touche positivement ou négativement. Ecouter cet imaginaire individuel n'est pas évident, c'est un vrai travail qui exige une formation psychologique. Ecouter l'imaginaire d'un groupe est bien plus délicat. Ecouter l'imaginaire d'une personne dans sa résonance avec l'imaginaire du groupe est bien sûr infiniment plus subtil encore.

C'est bien cette capacité d'écoute que nous avons essayé de toucher du doigt peu à peu en coanimant avec lui.

Mais l'écoute, si essentielle soit-elle ne saurait se suffire à elle-même si elle ne nourrit pas l'interprétation pour faire travailler les personnes en demande de changement, pour que l'économie psychique en soit modifiée, les résistances, la rigidité, les fixations décamponnées. Bien sûr, plus l'écoute est subtile, plus la parole juste intervient au bon moment, se laisse différer autant que nécessaire, en s'appuyant sur l'économie des silences.

L'efficace de cette parole interprétative était ainsi nourrie de la puissance d'écoute de Jacques Nimier. Cette parole dont il usait avec parcimonie se caractérisait avant tout par le tact. Il touchait juste !...Juste ce qu'il fallait pour faire avancer. Puisque le mot « pertinence » a la même racine latine que toucher, il est exact de dire que sa manière de toucher était la pertinence même de sa parole. Je veux dire la pertinence pour elle-même ou plutôt pour l'autre, centrée sur l'autre et non la pertinence pour briller ou se mirer dans l'efficace de sa parole.

Si on pouvait décliner une forme d'éthique de l'interprétation comme on a pu l'approcher en coanimant avec lui, il faudrait insister sur l'humilité comme sceau de validité de cette parole interprétative. Pour tenter de me faire comprendre, au risque de choquer, je citerai saint Benoît : « savoir parler doucement, gravement, brièvement, sagement et sans éclat. », ce qui paraît peut-être simplissime mais est pourtant pour cet auteur le onzième des douze degrés de l'humilité dans l'ascension vers l'abaissement !

Jacques Nimier est demeuré fidèle jusqu'au bout à ces lignes de force dont il a su animer chacun d'entre nous sans jouer au maître. Il a animé, en effet, en chacun un souffle, une âme, une force.

Il est resté lui-même, malgré la fatigue de l'âge, la maladie.

Il nous réunit dans la *pensée commune* qu'il a su nous insuffler.

Jacques, c'est tellement bon de penser à toi en disant *nous*, en pluriel de communauté, c'est notre manière encore aujourd'hui de te toucher.

Pierre Gaillard